



## Syria

Archéologie, art et histoire

93 | 2016

Dossier : L'épigraphie grecque et latine au Proche-Orient (Jordanie, Liban, Syrie)

---

# Paul Bernard (Sainte-Maxime, 13 juin 1929 – Meulan-en-Yvelines, 1<sup>er</sup> décembre 2015)

Henri-Paul Francfort

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/syria/4733>

DOI : 10.4000/syria.4733

ISSN : 2076-8435

### Éditeur

IFPO - Institut français du Proche-Orient

### Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2016

Pagination : 413-420

ISBN : 978-2-35159-723-1

ISSN : 0039-7946

### Référence électronique

Henri-Paul Francfort, « Paul Bernard (Sainte-Maxime, 13 juin 1929 – Meulan-en-Yvelines, 1<sup>er</sup> décembre 2015) », *Syria* [En ligne], 93 | 2016, mis en ligne le 01 novembre 2016, consulté le 15 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/syria/4733>

---

# SYRIA

ARCHÉOLOGIE, ART  
ET HISTOIRE

Tome 93, Année 2016



L'ÉPIGRAPHIE GRECQUE ET LATINE AU PROCHE-ORIENT  
(JORDANIE, LIBAN, SYRIE)

**PAUL BERNARD**  
**(SAINTE-MAXIME, 13 JUIN 1929 – MEULAN-EN-YVELINES, 1<sup>ER</sup> DÉCEMBRE 2015)**

*Henri-Paul FRANCFORT*

---

Paul Bernard était né le 13 juin 1929 à Sainte-Maxime dans le Var, il nous a soudainement quittés le 1<sup>er</sup> décembre 2015, frappé par une maladie foudroyante au terme d'une brillante carrière. Il était chevalier de la Légion d'honneur, officier de l'ordre national du Mérite, commandeur dans l'ordre des Palmes académiques, officier de l'ordre des Arts et des Lettres. Correspondant depuis 1987, il avait été élu, le 31 janvier 1992, membre ordinaire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, au fauteuil d'André Chastel. Il était aussi membre étranger du Deutsches archäologisches Institut depuis 1978 et élu correspondant de l'Istituto italiano per il Medio ed Estremo Oriente en 1988, membre étranger de l'Accademia nazionale dei Lincei le 4 juillet 1997, membre de l'Académie des sciences de Russie (département des sciences historiques et philologiques, section d'histoire) en mai 2003, ainsi que Corresponding member de l'Archaeological Institute of America (Boston) en 2009.

Paul Bernard était un homme passionnément attaché à la civilisation de la Méditerranée, d'un caractère enjoué, plein de bonhomie et de simplicité, il en reflétait la lumière et en déployait la claire intelligence. Il aura ainsi porté tout autant que suivi la culture méditerranéenne jusqu'à ses ultimes limites, dans les *eschatès* de l'Orient profond en Asie centrale et en Inde, suivant ainsi les traces d'Alexandre, a-t-on pu lui dire. Paul Bernard avait effectué de brillantes études classiques au lycée de Cannes, où il était pensionnaire pendant la Seconde Guerre mondiale quand, malgré les privations qui affectaient la vie quotidienne, des enseignants et des élèves réfugiés de la zone occupée donnaient à cet établissement une tonalité plus « parisienne » qu'en temps ordinaire. Ces condisciples venaient, selon ses mots, « disputer les prix d'excellence aux petits premiers de la Côte des Maures et de la Côte d'Azur ». Des professeurs tels que Michel Cobti et Henri Dor de la Souchère, rappelait-il encore, surent éveiller en lui un goût qui ne s'est jamais démenti pour la langue française et l'élégance de l'écriture, ainsi qu'un attachement à la littérature et aux arts des Grecs. Cette stimulation intellectuelle donna à Paul Bernard une impulsion déterminante pour toute sa carrière. Il fut admis à l'École normale supérieure (Ulm) en 1951 et reçu à l'agrégation de grammaire en 1954. Entre 1955 et 1957 il effectua son service militaire. Reçu au concours en 1955 il devint, de 1957 à 1961, membre de l'École française d'Athènes. Là, il prit part avec enthousiasme aux fouilles de Thasos ; François Salviat, son tuteur, l'entraîna sur les fouilles et Jean Pouilloux l'initia à l'épigraphie grecque. Plus tard, il trouva les réminiscences de ces paysages de la Grèce du Nord qu'il aimait tant dans des contrées aussi lointaines que la Bactriane et le Gandhāra. De cette période de ses travaux sont issus des articles d'épigraphie, d'architecture et d'histoire de l'art, publiés dans le *BCH*.

De 1961 à 1965, Paul Bernard résida à Beyrouth comme pensionnaire à l'Institut français d'Archéologie du Proche-Orient que dirigeait Henri Seyrig. Celui-ci ouvrit à la curiosité du jeune helléniste le vaste domaine de l'Orient et des rapports de la Grèce avec les civilisations de l'Asie, des Achéménides aux royaumes hellénistiques. Ainsi Paul Bernard participa aux recherches françaises de Xanthos de Lycie (Turquie) en 1962-1963, auxquelles était également associé Louis Robert, sous la direction de Pierre Demargne. S'intéressant à l'art dit « gréco-perse », pour le désigner simplement, il

publia dans *Syria* deux articles qui font toujours autorité sur des monuments à décor sculpté<sup>1</sup>. Lorsque P. Demargne lui confia la publication de celui du monument des Néréides, il commença à rassembler une documentation abondante sur les reliefs lyciens qui comprenait aussi des dessins originaux, encore inédits, dus au talent de son épouse Joan. Archéologie, numismatique, épigraphie, histoire de l'art, rien n'échappait à son appétit de savoir. Le tout composa un fort bagage scientifique dans lequel l'hellénisme s'ouvrait à l'Orient, à l'Iran et au-delà, si bien qu'à l'issue de son séjour beyrouthin, en 1965, Paul Bernard se trouva prêt pour prendre la direction de la Délégation archéologique française en Afghanistan (Dafa), à la suite de Daniel Schlumberger qui lui-même succéda à H. Seyrig à la tête de l'Institut de Beyrouth (**fig. 1**). Aï Khanoum, la grande cité grecque des confins orientaux en Asie centrale, venait d'être découverte sur la frontière soviétique, grâce au roi d'Afghanistan Zahir Shah qui avait remarqué des pierres architectoniques dès 1961 et autorisé une reconnaissance de deux heures par la Dafa en 1963. Cette découverte bouleversante était une éclatante confirmation des brillantes conjectures de D. Schlumberger sur la présence nécessaire en Bactriane de royaumes et de fondations grecs hellénistiques dont l'existence même était mise en doute par certains, parce qu'ils n'étaient connus jusqu'alors que par des émissions monétaires et par leur descendance artistique sous les Kouchans, comme à Surkh Kotal. Aï Khanoum, site exceptionnel où le niveau grec n'avait pas été recouvert par des strates d'occupations ultérieures, devint pour des années le cœur des recherches et des attentions de Paul Bernard, après toutefois qu'il eut d'abord tâté le terrain afghan à Shahr-i Zohak près de Bamiyan, par des sondages où il mit au jour des manuscrits médicaux indiens sur feuille de palmier<sup>2</sup>, et sur la fouille de Kohna Masdjid, la forteresse kouchano-sassanide voisine du sanctuaire kouchan de Surkh Kotal<sup>3</sup>. Mais l'ouverture d'une fouille à Aï Khanoum était devenue une priorité absolue, on y attendait de grandes découvertes après que A. Foucher puis D. Schlumberger eurent cherché sans succès depuis 1923 les vestiges laissés par ces Grecs de la Bactriane.

Les autorisations de séjourner dans la zone frontalière ayant été obtenues, Paul Bernard participa à la brève mais éclairante reconnaissance effectuée pendant dix jours sur le site en 1964, en compagnie notamment de Marc Le Berre, l'architecte de la Dafa, et de D. Schlumberger<sup>4</sup>. Celui-ci, contemplant les buttes monumentales des ruines du rempart nord, suggéra, rapporte-t-on, que l'équipe pourrait facilement y habiter durant les campagnes : en effet, à Surkh Kotal les archéologues avaient été logés dans les casemates des tours de brique crue kouchanes, une fois excavées et couvertes d'une toiture bricolée à l'aide de rails de wagonnets Decauville soutenant des nattes de roseau recouvertes de torchis. Néanmoins Paul Bernard, dans la perspective d'une fouille au long cours d'Aï Khanoum, construisit et aménagea hors du site, près du village ouzbek voisin, une véritable base archéologique très simple, en brique crue et torchis, qui fut progressivement complétée par des salles de travail et des magasins de stockage<sup>5</sup> ; au milieu du site, une maisonnette hébergeait le petit groupe des « surkh-kotalis », ces Afghans fouilleurs d'élite exercés sur des fouilles précédentes. Paul Bernard conduisit donc avec tout son talent les fouilles d'Aï Khanoum au cours des quatorze années suivantes (1965-1978), c'est-à-dire pendant près de dix-sept campagnes, car l'on fouillait évidemment en automne, de septembre à décembre, mais encore parfois au printemps, d'avril à juin. Il dirigea la Dafa jusqu'en 1980, peu après le commencement des troubles et des guerres qui n'ont toujours pas vraiment cessé. Après la fermeture de la mission, le site fut sauvagement et systématiquement pillé et la base archéologique complètement rasée. Pourtant, Paul Bernard espéra longtemps revenir à Aï Khanoum pour y opérer au moins quelques vérifications. Il retourna brièvement en Afghanistan en 2002 et en 2004, mais ne put se rendre sur le site que très fugacement, en compagnie de Roland Besenval, alors directeur de la Dafa, pour constater, la mort dans l'âme, les ravages des pillages<sup>6</sup>.

1. P. BERNARD, « Remarques sur le décor sculpté d'un édifice de Xanthos », *Syria* XLII/3, 1965, p. 261-288 ; « Une pièce d'armure perse sur un monument lycien », *Syria* XLI/3, 1964, p. 209-211.
2. B. PAULY, « Fragments sanskrits d'Afghanistan (fouilles de la Dafa) », *Journal Asiatique*, 255, 1967, p. 273-283.
3. P. BERNARD, « Les fouilles de Kohna Masdjid », *CRAIBL*, juillet-décembre, 1964, p. 212-21.
4. D. SCHLUMBERGER & P. BERNARD, « Aï Khanoum », *BCH*, 1965, p. 590-657.
5. Voir ci-dessous, n. 6.
6. P. Bernard, « Aï Khanoum en Afghanistan hier (1964-1978) et aujourd'hui (2001) : un site en péril. Perspectives d'avenir »,



Figure 1. Paul Bernard à Aï Khanoum vers 1966. En arrière-plan la montagne du Tadjikistan (cliché aimablement communiqué par Mme J. Bernard et M. J.-C. Bernard).

En 1971, Paul Bernard effectua comme *Visiting Member* à l'Institute for Advanced Study de Princeton un séjour studieux qui favorisa la mise au point plusieurs publications. À partir de 1973, de retour en France, il fut recruté comme maître de recherche au CNRS, ne séjournant en Afghanistan que pour les campagnes des fouilles, tandis que la Dafa fonctionnait en son absence sur ses instructions avec un directeur-adjoint, un secrétaire, un architecte-dessinateur et un archéologue-adjoint (volontaire du service national actif). À partir de 1981, il occupa une chaire de Directeur d'études d'archéologie grecque de l'Orient hellénisé à l'École pratique des Hautes Études, IV<sup>e</sup> section. Il soutint sa thèse d'État en 1983 à l'Université Paris-I sur travaux, avec en particulier son étude monumentale et très détaillée des monnaies hors trésor d'Aï Khanoum<sup>7</sup>. De 1975 à 1981, il siégea à la Commission consultative des recherches archéologiques à l'étranger (Commission des fouilles). Il fut aussi membre des conseils scientifiques de l'Institut français d'archéologie du Proche-Orient (Ifapo), de l'Institut français d'études sur l'Asie centrale (Ifac), de l'École française d'Extrême-Orient (Éféo), de l'Institut français d'archéologie orientale (Ifao), membre des comités de rédaction de *Studia Iranica*, d'*Arts Asiatiques* et il dirigea la *Revue Archéologique* de 1985 à 1991. De 1982 à 1993, comme directeur de l'URA 29 « Hellénisme et civilisations orientales » du Centre de recherches archéologiques (CRA) du CNRS, il contribua à mettre en place à partir de 1989 le programme des fouilles franco-ouzbek d'Afrasiab (Samarcande) qui se poursuit toujours sous la direction de Frantz Grenet, et auquel il participa sur le terrain jusqu'en 1995.

Mais revenons à 1965, année où Paul Bernard partit de Beyrouth pour rejoindre son poste à Kaboul. Il rallia la capitale afghane en voiture, accompagné de son épouse Joan et de Philippe Gouin, le nouveau secrétaire de la Dafa, pour aussitôt commencer ses fouilles à Aï Khanoum. Cette immense ville gréco-

*CRAIBL*, avril-juin, 2001, p. 971-1029. Les clichés et les informations sur les périodes récentes, depuis 2001, avaient été donnés à P. Bernard par R. Besenval ; la fig. 30, p. 1026 montre la base archéologique en 1969 : le bâtiment de gauche regroupe salle commune et chambres, les deux longues constructions de droite sont les salles de travail et les magasins.

7. P. Bernard, *Les monnaies hors trésors. Questions d'histoire gréco-bactrienne* (*Mémoires de la D.A.F.A.* XXVIII), Paris, 1985.

orientale de plus de 200 ha, plantée exactement au confluent du Pandj (cours supérieur de l'Amou Darya) et de la Kokcha (rivière du Badakhshan), a été fondée plus vraisemblablement sous le règne de Séleucos I<sup>er</sup> que durant l'expédition d'Alexandre, c'est-à-dire à la fin du IV<sup>e</sup> ou au début du III<sup>e</sup> s. ; les Grecs l'ont abandonnée en 145 et elle a été soumise à un premier pillage, puis à un second vers 130 av. J.-C., avec l'arrivée de populations nomades. L'équipe d'Aï Khanoum sous la direction de Paul Bernard fouilla en continu le « palais », monumentale résidence et centre administratif et économique de souverains gréco-bactriens, mais sans pouvoir terminer, et en particulier sans avoir d'autre vue des premiers états de cet ensemble que ceux obtenus lors d'une fouille stratigraphique pratiquée en 1970 ; son entrée, des propylées monumentaux, a fait l'objet d'une étude spéciale, tout comme sa trésorerie qui a livré des fragments de textes écrits sur papyrus et sur parchemin. Nombre d'autres monuments furent identifiés et étudiés tout ou partie. L'*héroon* de l'oïkiste Kinéas est le bâtiment le plus ancien connu, avec des inscriptions qui relient Aï Khanoum à la Grèce, à Delphes. Un grand sanctuaire de type oriental qui se dressait au bord de la rue principale a été pratiquement entièrement fouillé, y compris les niveaux anciens de la cour et du péribole, mais l'on n'y a pas découvert d'inscription indiquant quelle divinité y était adorée, pas plus que dans un autre temple dégagé hors les murs. Le gymnase, avec palestres et piscine, a lui aussi été décortiqué et l'on y a relevé des inscriptions dédicatoires ; il est, avec le théâtre, un élément essentiel du mode de vie des Hellènes reconstitué dans ce monde lointain. Un arsenal a été partiellement fouillé, tout comme les remparts de la ville basse et ceux de la citadelle. L'équipe a aussi dégagé deux grandes demeures, l'une jusqu'au sol naturel, ainsi qu'une fontaine en pierre aux gargouilles sculptées construite au bord du Pandj. Un mausolée intra-muros, au caveau de pierre voûté, était sans doute la sépulture d'un souverain ou d'un refondateur dont l'identité reste inconnue ; un autre mausolée, érigé dans la nécropole, extra-muros, a livré des anthroponymes, de la sculpture et des stèles gravées d'épigrammes. Dans les dernières années, parallèlement à la fouille des ensembles architecturaux, des explorations précisèrent aussi les grandes lignes de l'organisation urbaine et les systèmes hydrauliques. Ces travaux ne sont pas encore tous publiés et Paul Bernard, qui prenait le plus grand soin de la documentation et des archives, apportées en France et déposées pour la plupart à l'ENS et en partie au Musée national des arts asiatiques - Guimet (photographies), veillait soigneusement aux publications. Neuf volumes sont parus sous sa direction attentive et avec sa collaboration méticuleuse dans la collection des *Mémoires de la DAFI*. Il a contribué au dernier d'entre eux sur l'habitat, dû à G. Lecuyot (2013) et il a également laissé un programme pour les publications à venir, auxquelles il ne pourra malheureusement plus apporter cette touche si personnelle qui, qu'elle prît la forme d'une contribution, d'une note, de corrections au stade du manuscrit ou même d'une réécriture, marque à jamais de son empreinte une publication qu'il a portée à un meilleur niveau de savoir, de précision ou d'expression écrite.

Paul Bernard était aussi un excellent fouilleur, à la main très sûre, maniant la truelle et le pinceau sans relâche du matin au soir ; sa perception était haptique tout autant qu'optique et, doué d'un « coup d'œil » exceptionnel, il ne délaissait aucune trouvaille avant d'en avoir analysé et compris l'agencement, la construction, le fonctionnement par une approche tout autant tactile que littéraire (et non pas livresque). D'un autre côté, il n'était guère manuel dans la vie courante : on se rappelle ainsi ses déboires à Aï Khanoum avec sa lampe-tempête malodorante, récalcitrante et fumante, dont la mèche charbonnait si facilement quand, tard dans la nuit après une dure journée passée dans la poussière du chantier brûlant au soleil, il lisait des pages d'Arrien, un récit de voyageur anglais ou les mémoires d'un empereur moghol. Grand lecteur en effet, il composait chaque année avec le plus grand soin le contenu de la cantine de livres pour les trois mois de la fouille ; les ouvrages de référence d'épigraphie grecque y étaient rangés en bonne place mais ils ont été très peu utilisés faute de trouvailles épigraphiques. Paul Bernard tenait à tout vérifier par lui-même, de la fouille à la publication, et ne rien affirmer ou écrire qui n'eût été au préalable soigneusement établi : les constructions, reconstructions, aménagements et pillages répétés du site dans l'Antiquité donnaient une matière labile, fuyante pour la réflexion la plus rigoureuse quand celle-ci se frottait par exemple à l'évanescence plastique d'enduits de torchis mous appliqués sur de tendres briques crues en lien ténu avec des sols souples de terre battue. Paul Bernard, par son exigence, haussa le niveau scientifique des fouilles en Afghanistan avec l'équipe d'Aï Khanoum. Ph. Gouin y



apporta les techniques de la fouille préhistorique apprises avec A. Leroi-Gourhan, tandis que J.-C. Gardin mettait en pratique la logique de la mécanographie sur les énormes quantités de tessons de poterie, bien avant l'informatique. M. Le Berre, l'architecte, puis J.-C. Liger, dessinaient relevés, plans et coupes, jusqu'aux menus détails des briques crues et des enduits <sup>8</sup>. Rémy Audouin, à la demande de Paul Bernard, se consacrait à la restauration des trouvailles sur le terrain et à leur conservation à Kaboul. Il restaura ainsi les chapiteaux corinthiens monumentaux de la salle hypostyle nord du palais, découverts brisés en mille morceaux et d'autres encore, qui étaient ensuite présentés alignés dans un abri en dur, une espèce de galerie rustique que l'on murait à la fin de chaque campagne ; de plus, il consolidait les trouvailles fragiles, des ivoires aux métaux et à l'argile crue. Par cette attention soutenue portée à la conservation et à la restauration, Paul Bernard montrait son attachement au patrimoine de l'Afghanistan et agissait en précurseur des fouilles actuelles à l'étranger.

Paul Bernard sut encore ouvrir le chantier à des archéologues soviétiques <sup>9</sup>, ainsi qu'à la fouille d'établissements ruraux voisins, datés des Achéménides aux Kouchans (1976-1977), mais aussi faire d'Aï Khanoum le support logistique de la prospection régionale des irrigations et des peuplements de l'âge du Bronze à l'époque islamique (J.-C. Gardin, P. Gentelle, B. Lyonnet, 1974-1978) ou la base arrière des fouilles du site de l'âge du Bronze, harappéen et post-harappéen, de Shortughai (Henri-Paul Francfort, 1976-1979).

Aï Khanoum était un site de prestige des plus visités : S. M. le roi Zaher d'Afghanistan, des ministres français dont Georges Pompidou en mai 1968, S. A. R. le prince héritier du Japon — aujourd'hui empereur —, des membres de la famille royale britannique et bien d'autres visiteurs furent accueillis et guidés par Paul Bernard qui savait faire revivre la ville pour ses hôtes, de la voix et du geste. C'était aussi une fouille où l'on pouvait venir se former et il n'est pas possible de mentionner tous ceux qui y sont passés, jeunes stagiaires français ou afghans <sup>10</sup>. À Kaboul, la bibliothèque de la Dafa, institution où s'élaboraient la majeure partie des rapports et des publications hors des périodes de fouille, pendant le long hiver, fut aussi l'objet de toute son attention et il l'enrichit judicieusement par une politique d'achats et d'échanges ciblés. Elle fut dans ces années de la direction de Paul Bernard un centre actif d'échanges et de discussions scientifiques et intellectuelles de haut niveau avec les savants afghans <sup>11</sup> et ceux de toutes les missions étrangères <sup>12</sup>. Paul Bernard, qui avait renoncé au partage des trouvailles issu du monopole concédé à la Dafa en 1923, garda cependant la concession figurant dans l'accord d'origine d'une expertise pour publication des découvertes fortuites faites sur le territoire afghan. C'est ainsi par exemple qu'il parcourut le pays du Laghman (inscription araméenne d'Ashoka en 1969) à Kandahar (restes de sépulture parthe en 1971), au Pakiya (Mir-Zakah en 1970) et au Wardak (une ville kouchano-

8. Ils furent aidés notamment par C. Lemaire†, P.-Y. Pasquet, D. Leconte, P. Garczynsky, J. Rougetet.

9. R. Munchaev et G. Koshelenko† en 1965 ; B. Litvinskij† et I. Kruglikova† en 1968.

10. Les lecteurs de *Syria* savent peut-être que Jean-Marie Dentzer, Pierre de Miroschedji, Maurice Sartre, Jean-Michel Spieser et Rolf Stucky participèrent à certaines campagnes, tout comme Gérard Fussman, Jean-Marie Lafont, Michel Sève, Joël Thoraval†, Philippe Velay et d'autres encore. Prirent part aux fouilles durant plusieurs saisons (le détail des équipes est donné dans les rapports des *CRAI*, que nous ne reproduisons pas ici : Roland Besenval†, Henri-Paul Francfort (de 1968 à 1978, archéologue-adjoint de 1969 à 1971, directeur-adjoint de la Dafa de 1972 à 1979), Jean-Claude Gardin† (directeur de la Dafa de 1980 à 1983), Frantz Grenet (de 1975 à 1978, directeur-adjoint de la Dafa de 1979 à 1981/2), Olivier Guillaume (directeur-adjoint de la Dafa en 1982/3), Pierre Leriche, Bertille Lyonnet, Claude Rapin, Serge Veuve† qui contribuèrent aux publications du site ou, pour certains, qui se spécialisèrent dans l'archéologie de ces régions. Les représentants de l'Institut afghan d'archéologie ont été notamment M. Juyendah, A. Moustamindy, S. Farazi†, Z. Payman, T. Rahmani, N. Rassouli. Parmi les disciples de Paul Bernard qui ne sont pas passés par les fouilles d'Aï Khanoum, il faut mentionner ici particulièrement Osmund Bopearachchi et Laure-Anne Martinez-Sève.

11. A. Kohzad†, R. Farhadi†, A. Motamedi†, Sh. Moustamindy†, Z. Tarzi.

12. Parmi ceux-ci on peut rappeler les noms des responsables de certaines missions, d'Italie (M. Taddei†, M. Tosi), d'Allemagne (K. Fischer†), du Royaume-Uni (F. R. Allchin†, D. MacDowall†, D. Whitehouse†, A. McNicoll†, S. Helms), des États-Unis (B. Rowland†, L. Dupree† et N. Dupree, R. Davis), du Japon (Sh. Kuwayama), d'Inde (B. B. Lal†, S. Sengupta), du Pakistan (F. A. Khan †) et d'Union-Soviétique (I. Kruglikova†, G. Pugachenkova†, V. Sarianidi†, A. Vinogradov†). Des savants de diverses disciplines passaient aussi, ethnologues (B. Dupaigne, M. et P. Centlivres), linguistes (R. Dor, G. Morgenstern†, C. Kieffer).

sassanide en 1972). Chaque hiver, au temps où Sh. Moustamindy puis Z. Tarzi dirigeaient l'Institut afghan d'Archéologie, il se rendait à Hadda sur le chantier du monastère bouddhique de Tapa Shotor afin de s'informer, de discuter, comparer, interpréter, conseiller. Toujours en Afghanistan, lorsque l'Unesco organisa à Kaboul, du 12 au 18 mai 1970, une « réunion internationale des études kouchanes et de la recherche archéologique en Asie centrale », Paul Bernard y joua un rôle de premier plan<sup>13</sup>. Enfin, il sut défendre le programme de sa mission auprès des instances diplomatiques et administratives françaises, et lui faire attribuer les moyens nécessaires à l'accomplissement des tâches qui lui étaient dévolues.

Au fil de ces quinze années de recherches sur le terrain, puis tout au long de celles qui suivirent jusqu'à aujourd'hui, l'image de la colonisation grecque de la Bactriane prit forme progressivement, de ses débuts séleucides, jusqu'à sa fin sous la poussée de nomades ; elle fut continuellement retouchée, complétée et améliorée. L'acribie de Paul Bernard ne laissait rien passer qui ne fût compris, clairement conçu, du plus petit détail de la fouille à l'interprétation. Ce processus de recherche donna lieu à de nombreuses publications de sa part, depuis 1965 il tint l'Académie régulièrement informée de ses découvertes par des communications. Ce ne sont pas moins de deux cents ouvrages, articles, communications et recensions (souvent très développées, très riches, parfois de véritables articles qui souvent corrigent ou complètent, sans acrimonie ni agressivité, les vues des auteurs) qui sont issus de sa plume, publiés notamment dans les *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, le *Journal des Savants*, *Syria*, *Topoi*, *Studia Iranica* et *Abstracta Iranica*<sup>14</sup>. La bibliographie d'Aï Khanoum est rassemblée dans le livret qui lui a été dédié et offert à la fin de 2014 à l'initiative de G. Lecuyot<sup>15</sup>.

Paul Bernard était aussi un maître qui dispensa libéralement son savoir et ne ménagea jamais son aide à de jeunes chercheurs ou à des collègues étrangers. L'ampleur de son enseignement est indiquée par les intitulés de ses cours à l'EPHE :

- Colonies grecques pré-alexandrines dans le bassin de l'Oxus (1981-82) ;
- La Mésopotamie hellénisée : Babylonie et Susiane (1982-83) ;
- Rhytons en ivoire de Nisa (Turkménistan soviétique) (1983-84) ;
- Les Indo-Grecs (1985-86) ;
- Suse et la Susiane aux époques hellénistique et parthe (1986-87) ;
- Suse et l'Élymaïde post-hellénistiques (1987-88) ;
- Publications nouvelles sur l'Hellénisme en Mésopotamie (1988-89) ;
- La Commagène entre la Grèce, Rome et l'Iran : histoire et archéologie (1989-90) ;
- L'archéologie de la route d'Alexandre (1990-91 ; 1992-93 ; 1993-94) ;
- Grecs et nomades en Asie centrale (1995-96).

Certains de ces dossiers, très fournis, ont produit des publications érudites et pointues comme sur les rhytons de Nisa, une étude élaborée après un voyage effectué en URSS en 1984<sup>16</sup>. Mais Paul Bernard aida aussi généreusement jusqu'à ses derniers jours, souvent discrètement et anonymement, de nombreux jeunes chercheurs français ou étrangers dans la rédaction et la correction de leurs travaux universitaires ou de leurs publications, y apportant toute l'exigence critique qu'il jugeait nécessaire pour l'établissement des faits, pour leur interprétation raisonnable et pour une écriture maîtrisée. Paul Bernard aimait partager son immense savoir avec collègues et amis, et il apporta son concours à nombre d'articles ainsi que, naguère, à une œuvre fondamentale, la belle publication du corpus des inscriptions grecques d'Iran et d'Asie centrale due à Georges Rougemont<sup>17</sup>.

13. *Afghanistan*, XXIII, 1, Spring 1349 (1970), p. 62-83.

14. Paul Bernard donna deux articles importants sur Aï Khanoum à *Syria* : « Chapiteaux corinthiens hellénistiques d'Asie centrale découverts à Aï Khanoum », *Syria* XLV/1, 1968, p. 111-151 ; « Sièges et lits en ivoire d'époque hellénistique en Asie centrale », *Syria* XLVII/3, p. 327-343. Une bibliographie complète des travaux de Paul Bernard sera publiée dans la *Revue archéologique* 2016/2, M. Sève et L. Martinez-Sève, « In memoriam Paul Bernard (1929-2015) », à paraître.

15. H.-P. FRANCFORT, F. GRENET, G. LECUYOT, B. LYONNET, L. MARTINEZ-SÈVE, C. RAPIN, *Il y a 50 ans... la découverte d'Aï Khanoum. 1964-1978, fouilles de la Délégation archéologique française en Afghanistan (DAFA)*, Paris, 2014, p. 107-117.

16. P. BERNARD, « Les rhytons de Nisa. I. Poétesses grecques », *JSav* 1985/1-3, p. 25-118.

17. G. ROUGEMONT, *Inscriptions grecques d'Iran et d'Asie centrale*, avec des contributions de P. Bernard dans N. SIMS-





Figure 2. Paul Bernard et son épouse Joan au Metropolitan Museum de New York, le 11 septembre 2009, lors du colloque organisé à l'occasion de l'ouverture de l'exposition des « Afghanistan: Hidden Treasures from the National Museum, Kabul » © H.-P. Francfort.

Pourtant ce grand savant n'entreprit jamais la rédaction de gros volumes récapitulatifs, bien que certains de ses articles, comme par exemple celui, récent, qui est paru dans *Parthica*<sup>18</sup>, ou encore son introduction au catalogue de l'exposition *Afghanistan, les trésors retrouvés*<sup>19</sup> soient d'authentiques synthèses. Tous ses articles sont très détaillés, rigoureux, prudents et leurs notes, abondantes et nourries, dégagent souvent des perspectives historiques. En effet, loin d'être celles d'un encyclopédiste ou d'un scoliaste, ses notes savantes sont des ouvertures si on les lit attentivement, si bien que qui veut connaître la vision historique de Paul Bernard sur Aï Khanoum ou sur d'autres questions d'hellénisme oriental doit lire en détail tout ce qu'il a écrit. Il possédait une vue générale, tout ensemble détaillée et synthétique, la meilleure possible compte tenu de l'état des connaissances véritablement acquises à un moment donné de la recherche. Mais il voyait aussi avec une grande lucidité et relevait, avec une honnêteté intellectuelle sans concession, les lacunes et les incertitudes. C'est pourquoi, s'il se réjouit de voir l'essor pris par les études sur Aï Khanoum au cours ces dernières années, surtout à l'étranger après que se fut mise à tourner dans le monde l'exposition des « Trésors retrouvés » inaugurée à Paris en 2006 (**fig. 2**), et s'il ne dédaigna jamais de lire les interprétations historiques échafaudées sur Aï Khanoum, même les plus singulières, il ne chercha jamais ni à imposer son point de vue, tant il était respectueux des autres, ni à proposer et encore moins à imposer sa vision personnelle « définitive » de fouilleur. Ce « bourreau de travail » moissonnait des quantités de données scientifiques et de documents qu'il traitait au fil du temps,

WILLIAMS, (dir.), *Corpus Inscriptionum Iranicarum, II Inscriptions of the Seleucid and Parthian periods and of Eastern Iran and Central Asia, I Inscriptions in non-iranian languages*, Londres, 2012.

18. P. BERNARD, « La découverte et la fouille du site hellénistique d'Aï Khanoum en Afghanistan : comment elles se sont faites », *Parthica* 11, p. 33-56. Voir aussi ci-dessus, n. 6.

19. P. BERNARD, « La colonie grecque d'Aï Khanoum et l'hellénisme en Asie centrale », P. CAMBON (dir.), *Afghanistan, les trésors retrouvés. Collections du musée national de Kaboul*, Paris, 2006, p. 55-67.

au gré de sa curiosité et selon les possibilités de vérification, de contrôle, et de validation qui étaient à sa disposition. Mais Paul Bernard, grand historien comme s'était plu à le relever le regretté G. Gnoli, était aussi un historien de l'art subtil qui aimait caresser les œuvres et qui avait senti par exemple, au cours d'un voyage effectué en voiture de Kaboul en Inde en 1970, que les sculptures du chapiteau asokéen de Sarnath ou de celui de Rampurva étaient peut-être l'œuvre de ciseaux hellénisés, à la différence de celles des autres colonnes érigées par ce souverains maurya. Nous regretterons donc tous qu'il n'ait pas eu le temps de publier lui-même les sculptures découvertes à Aï Khanoum. Il poursuivit jusqu'à la fin de ses jours son incessante activité d'écriture d'articles et de communications, travaillant à la publication inachevée des fouilles d'Aï Khanoum et ajoutant à cette tâche un nombre considérable de recherches consacrées soit à ces glanes que sont les antiquités « orphelines »<sup>20</sup>, soit à des points permettant d'éclairer, par les textes et les monuments, un aspect ou un autre de l'hellénisme oriental, du Levant, de la Mésopotamie, du Caucase, de l'Iran ou du Gandhāra. Il s'intéressa ainsi tout dernièrement aux rapports de la Bactriane avec la Chine des Han<sup>21</sup>.

Paul Bernard, qui était connu dans le monde entier qu'il a largement parcouru, retrouva finalement sa Méditerranée pour quelques jours, lorsqu'il prit part au colloque de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres à la villa grecque Kérylos de Beaulieu-sur-Mer, organisé par J. Jouanna et V. Schiltz sur *Les Grecs dans les profondeurs de l'Asie*. Comme un cadeau du destin quelques semaines avant sa mort, dans sa région natale, avec sa famille, en compagnie de confrères, entouré d'amis et de collègues, devant la mer calme dans l'atmosphère et la lumière qu'il chérissait, il évoqua une dernière fois avec vivacité Alexandre, Kinéas et Cléarque, Aï Khanoum et Delphes. Peu après, une fois de retour chez lui à Vernouillet, ces vers de Lucrèce lui revinrent en mémoire, comme une prémonition avant d'aborder d'autres rivages :

*Suave, mari magno turbantibus aequora ventis,  
E terra magnum alterius spectare laborem*<sup>22</sup>.

Il est doux, quand le vent gonfle au large les flots,  
D'assister du rivage aux efforts des marins.

20. Un exemple remarquable : P. BERNARD & O. BOPEARACHCHI, « Deux bracelets grecs avec inscriptions grecques trouvés dans l'Asie centrale hellénisée », *JSav* 2002/2, p. 237-78.

21. P. BERNARD, « Un Chinois, des nomades et la fin de la Bactriane grecque (145-128 av. J.-C.) », sous presse dans les actes du colloque de la villa grecque Kérylos sous la direction de J. Jouanna et V. Schiltz, *Les Grecs dans les profondeurs de l'Asie*.

22. Lucrèce, *De rerum natura*, II, v. 1-2, trad. O. SERS, Paris, 2012.



# SYRIA

ARCHÉOLOGIE, ART  
ET HISTOIRE  
Tome 93, Année 2016

## I – DOSSIER : L'ÉPIGRAPHIE GRECQUE ET LATINE AU PROCHE-ORIENT (JORDANIE, LIBAN, SYRIE)

ALIQUOT (J.), GATIER (P.-L.) & YON (J.-B.), <i>Introduction</i> .....	13
YON (J.-B.), <i>Quelques cippes funéraires de Sidon, documents nouveaux et méconnus</i> .....	17
HAENSCH (R.), <i>Safety first? CIL III, 128 et la rhétorique de la securitas</i> .....	29
SARTRE (M.), <i>Namāra du Šafā</i> .....	45
SARTRE-FAURIAT (A.), <i>Mothana-Imtān : un village de garnison en Arabie</i> .....	67
BALTY (J.-C.), <i>Le volumen ou « Schriftrolle » des stèles et cippes militaires dans l'Empire romain : à propos des inscriptions apaméennes de la legio II Parthica</i> .....	83
VAN RENGEL (W.), <i>Verinius Marinus, un soldat lyonnais mort à Apamée de Syrie</i> .....	97
FAURE (P.), MATHIEU (N.) & RÉMY (B.), <i>Quand l'Oronte se déversait dans l'Ouvèze, la dédicace de Vaison-la-Romaine au Bel d'Apamée (CIL XII, 1277)</i> .....	107
REY-COQUAIS (J.-P.), <i>Pierres en errance : Syrie et Liban</i> .....	129
DECOURT (J.-C.), <i>De quelques inscriptions de Liftāyā, Émésène</i> .....	137
ALIQUOT (J.), <i>Un duc d'Orient en Arabie</i> .....	157
ALPI (F.), <i>Les inscriptions justiniennes de Cyrrhus (Euphratésie)</i> .....	171
FEISSEL (D.), <i>Un nouveau duc syrien du VI<sup>e</sup> siècle aux environs d'Anasartha</i> .....	185
BADER (N.), <i>The Greek and Latin inscriptions in the Governorate of 'Ajlun in north-west Jordan</i> .....	193

## II – ARTICLES

ŁAWECKA (D.), <i>EB IVB pottery from Tell Qaramel (western Syria)</i> .....	201
DIBO (S.), <i>L'architecture monumentale de Tell Chuera</i> .....	235
AUGÉ (C.) (†), BOREL (L.), DENTZER-FEYDY (J.), MARCH (C.), RENEL (F.) & THOLBECQ (L.), <i>Le sanctuaire du Qasr al-Bint et ses abords</i> .....	255
PODVIN (J.-L.), <i>Sur la présence d'Harpocrate à Pétra et en Jordanie</i> .....	311
CAILLOU (J.-S.) & BRELAUD (S.), <i>L'ère de la libération d'Édesse</i> .....	321
MONCHOT (H.) & BÉAREZ (Ph.), <i>Des ossements dans les citernes : les exemples de Dharih (Jordanie) et de Qalhāt (Oman)</i> .....	339
RIBA (B.), <i>Quelques remarques sur les activités liées à l'architecture et au décor sculpté en Antiochène</i> .....	353
LARSEN (J. M.), LICHTENBERGER (A.), RAJA (R.) & GORDON (R. L.), <i>An Umayyad period magical amulet from a domestic context in Jerash, Jordan</i> .....	369

## III – VARIÉTÉS

NIEDERREITER (Z.), <i>Les sources glyptiques de Tall Šēḫ Hamad</i> .....	389
ROHMER (J.), <i>Recherches récentes sur les origines de Pétra</i> .....	397
VILLENEUVE (F.), <i>De Saba à Axoum : un manuel d'architecture</i> .....	403

## IV – NÉCROLOGIES

<i>Christian Augé (Ferryville - Menzel Bourguiba, Tunisie, 2 mai 1943 — Paris, 19 août 2016)</i> [F. Alpi, L. Tholbecq & F. Villeneuve] .....	411
<i>Paul Bernard (Sainte-Maxime, 13 juin 1929 — Meulan-en-Yvelines, 1<sup>er</sup> décembre 2015)</i> [H.-P. Francfort] .....	413
<i>Jean-Paul Pascual (Casablanca, 8 juin 1944 — Aix-en-Provence, 19 octobre 2015)</i> [É. Vigouroux] .....	421
<i>Jean Sapin (Vançais, 6 octobre 1930 — Lusignan, 20 avril 2015)</i> [F. Braemer] .....	427

